

1. Marie soutien de l'église naissante

« Le 23 juillet 1816, douze prêtres et séminaristes, rassemblés au sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière à Lyon, s'étaient engagés à fonder une congrégation portant le nom de Marie. Ceux qui pendant les vingt années suivantes travaillèrent à réaliser cette promesse étaient convaincus qu'ils répondaient ainsi au désir de la Mère de miséricorde, exprimé dans cette déclaration : 'J'ai été le soutien de l'Eglise naissante ; je le serai encore à la fin des temps' » (Constitutions de la Société de Marie, n. 2).

Un lieu colinien.

Voilà un thème qui revient souvent dans la bouche du Fondateur, « le plus constant, nous l'assure le P. Coste, dans les déclarations du P. Colin jusqu'à la fin de sa vie » (ES, p. 37). Regardons d'abord les quatre citations dans Mayet que Coste a rassemblées au début des *Entretiens Spirituels*.

ES 4,1 (c. 1837) : « La sainte Vierge a dit : J'ai été le soutien de l'Eglise naissante ; je le serai aussi à la fin des temps : mon sein s'ouvrira à tous ceux qui voudront y entrer... »

2 Le 25 septembre 1844, répondant à une remarque faite par Mayet : « *J'ai été le soutien de l'Eglise naissante ; je le serai aussi à la fin des temps ...* Ces mots ont présidé aux premiers commencements de la Société. »

3 Le 26 octobre 1844, il nous répéta ces paroles et dit : « Il y a une trentaine d'années que cela a été dit à un prêtre. »

4 Il répéta les mêmes paroles le deux décembre 1847, à Puylata et dit : « Il y a environ trente-six années. »

On y remarque la forme stéréotypée de la phrase, également la référence assez précise à un moment historique. Le P. Coste l'a abondamment démontré ('Marie dans l'église naissante et à la fin des temps', Acta SM, t.5, pp. 262-281 ; 418-451 ; t. 6, pp. 52-87 ; 178-197) ; il s'agit de la parole que Jean-Claude Courveille a rapportée à ses camarades du Grand Séminaire de Lyon comme celle que la Vierge Marie lui avait communiquée dans la cathédrale du Puy - du moins selon la forme de cette parole que Jean-Claude Colin a retenue. Colin continue à réfléchir sur cette parole, tantôt imaginant de façon plus concrète comment Marie aurait soutenu l'église naissante, tantôt en tirant des conséquences pour la Société qui porte son nom et pour ses membres.

Assez typique de cette démarche est ES 141,18 (1847). Dans le paragraphe précédent, Colin invoque les exemples de saint François de Sales, de saint Charles Borromée, de saint François Régis, de saint François Xavier, enfin de Jésus-Christ, pour conclure « Prenons modèle sur ce divin Sauveur ». Puis il continue : « Et notre divine Mère, elle était la lumière, le conseil, la consolation de l’Eglise naissante. Eh ! bien, a-t-elle fait du bruit ? L’Evangile parle peu d’elle, bien peu ; cependant, c’est elle qui attirait les grâces du ciel sur la terre. Imitons ces saints modèles dans leur zèle et dans leur humilité. Soyons partout, faisons tout le bien possible, tout en étant modestes et cachés. » En effet, Colin aime souligner le paradoxe de Marie cachée au milieu de l’église naissante dont elle est néanmoins le soutien indispensable ; ce mode de présence et d’action est paradigmatique pour les maristes.

Une dernière remarque par voie d’introduction. Il est évident que les deux volets de cette parole sont inséparables ; le thème de « Marie soutien de l’église naissante » ne s’offre pas à lui seul à notre contemplation mais il nous envoie à celui de Marie « soutien de l’église à la fin des temps ». Nous allons considérer ce matin le premier volet du dyptique.

Marie dans l’église naissante.

J’aimerais insister sur ceci : dans la parole mariale que nous avons mise en exergue de nos Constitutions actuelles au n. 2, il s’agit bien de « l’église naissante ». La référence principale est donc à la présence et à l’action de la Vierge dans l’église naissante, et non pas à sa présence « au milieu des apôtres » à laquelle renvoie le n. 3 des Constitutions, ni à sa présence à la Pentecôte, qui est évoquée – avec celle à Nazareth et à la fin des temps – au n. 228 (cf. aussi n. 8). Dans les conférences qu’il donnait lors d’une retraite à Valpré en France en 1988, Jean Coste s’est exprimé avec force sur la place que nombreux maristes semblaient attribuer à la Pentecôte dans la spiritualité mariste : « Pourquoi parle-t-on là de la Pentecôte ? Pour la grande raison que, si Colin parle de Marie au milieu des apôtres, on suppose qu’il renvoie au seul texte du Nouveau Testament qui nous montre Marie avec les apôtres, à savoir la scène de la Pentecôte. » Coste fait référence à Ac 1,14, rappelant, comme il l’avait fait plusieurs fois auparavant, que, quand Colin parle de Marie dans l’église naissante, il n’a pas dans la tête l’image présentée en Actes 1,14, mais celle, bien plus détaillée, décrite par Marie d’Agreda, Franciscaïne espagnole du 17^e siècle, dans sa *Cité mystique de Dieu. (Une vision mariale de l’église, pp. 363-365 ; voir aussi G. Lessard, ‘Maristes et Pentecôte’, Forum Novum=FN 5,1 (2000) 36-52).*

Le P. Mayet a recueilli plusieurs passages dans lesquels le P. Colin s'inspire de Marie d'Agreda pour imaginer la sainte Vierge en son rôle de soutien de l'église naissante. J'en cite deux. Le premier est ES 116,7 : « ... Ce n'est pas sans un grand mystère que Notre-Seigneur laissa la sainte Vierge sur la terre après l'Ascension. Les apôtres en avaient besoin qu'elle les dirigeât et qu'elle fût, en quelque sorte, la fondatrice de l'Eglise. A la fin des temps, sa protection éclatera d'une manière encore plus grande... » Il est vrai que Colin s'inspire ici de Marie d'Agreda, au moins de façon générale ; en revanche, il est intéressant de remarquer qu'il ne la suit pas dans un détail important. Tandis que pour la Franciscaine, la Vierge était montée au ciel avec son fils à l'ascension, puis a décidé de revenir sur la terre afin de soutenir l'église, le Fondateur mariste semble adopter le scénario usuel, selon lequel Marie reste au milieu de l'église primitive jusqu'à sa propre dormition.

Le deuxième exemple est ES 133,2 : « Je recommande bien au supérieur qu'il soit exact à réunir son conseil toutes les fois qu'il y aurait une affaire à traiter (pour trois raisons) : 3. pour imiter la sainte Vierge après l'Ascension de son divin Fils : quoiqu'elle fût la première, quand les apôtres se réunissaient pour examiner les intérêts de l'Eglise, souvent elle ne disait rien, elle qui lisait tout dans le cœur de son divin fils. Et quand enfin les apôtres se tournaient vers elle, Marie, parlant toujours la dernière, leur disait : Mes seigneurs et mes maîtres, il me semble qu'on pourrait peut-être faire ainsi. Ceci serait conforme à l'esprit de mon fils. » Coste a montré que ses propos coliniens sont une paraphrase de Marie d'Agreda, *La cité mystique de Dieu*, III, pp. 105-107. Le texte est reproduit en ActaSM, t. VIII, pp. 167-169.

Par contre, selon Jean Coste, Colin ne cite explicitement Actes 1,14 que trois fois, et chaque fois dans un contexte très particulier, comme point de référence de la délibération et de la prière intense (Coste, 'Analyse des données', FN 3,3 (1996) 225-244, p. 229. Nous pouvons ajouter à ce dossier ES 140,13, où Colin dit aux novices : « Allons, courage ! ... Regardez-vous comme les apôtres, réunis avec la sainte Vierge au cénacle. Profitez bien de ce temps. Echauffez-vous au foyer de l'amour de Dieu : courage, courage ! ... ») Pour Coste, « Le cénacle, c'est donc un modèle pour certains temps forts de la vie mariste ; ce n'est pas le lieu dans lequel la présence de Marie en l'Eglise devient le symbole de tout un mode d'existence. »

Or, je suis bien d'accord avec le P. Coste en protestant contre le glissement opéré dans les esprits de nombreux maristes, pour qui « Marie dans l'église naissante » est devenu simplement « Marie à la Pentecôte ». Par contraste, je m'exprimerais d'une façon un peu différente au sujet de Actes 1,14 ; car la scène représentée dans ce verset n'est pas en fait

celle de la Pentecôte : il faut tourner une ou deux pages du texte des Actes pour arriver à la Pentecôte. En plus, il me semble que ceux qui se trouvent réunis au jour de la Pentecôte, selon Ac 2,1, sont « les onze apôtres », plus Matthias, du verset précédent (Ac 1,26), plutôt que l'assemblée dépeinte en Ac 1,14. Or, ce ne sont pas là des scrupules d'exégète hypercritique. En effet je suis convaincu que Luc, l'auteur des Actes, veut faire plus dans les versets 12 à 14 de son premier chapitre que de préparer la scène de la Pentecôte : ce qu'il nous dépeint n'est autre chose qu'une sorte de tableau de l'église naissante elle-même dans sa réelle complexité.

Si les maristes du 20^e siècle finissant ont opté – en dépit des protestations de Coste – pour l'image de « Marie à la Pentecôte » comme icône de la Société de Marie, c'est sans doute parce qu'elle semble offrir un symbole de l'envoi en mission, en complément de celle de « Marie à Nazareth » symbolisant la vie cachée. N'est-ce pas à la Pentecôte que l'Esprit saint anime les apôtres qui iront « jusqu'aux extrémités de la terre » (cf. Ac 1,8) ? Pour Jan Hulshof, effectivement – je parle de l'auteur, pas du Supérieur général - « Le modèle de la communauté missionnaire des apôtres à la Pentecôte céda de plus en plus la place (dans la Société de Marie au cours de son histoire) au modèle de la famille cachée de Nazareth », (*Nouvelles et anciennes constitutions*, p. 75). Les maristes d'aujourd'hui, n'ont-ils pas enfin récupéré le premier modèle comme mieux adapté à leur conception renouvelée de la Société ?

Mais est-ce que c'est bien la pensée du P. Colin ? Et est-ce que c'est bien la meilleure lecture des Actes des Apôtres ? Quant au thème de « Marie au milieu des apôtres », il faut dire que, même chez Colin, il n'est pas tout à fait interchangeable avec celui de « Marie soutien de l'église naissante » : en effet le Fondateur a des propos sur la relation entre Marie et les apôtres qui sont assez particuliers ; nous y reviendrons avant de terminer cette conférence.

Pace Jean Coste, nous allons nous pencher assez longuement sur Actes 1,12-14. Car, en considérant tout ce qui est implicite en ces quelques versets des Actes, nous pourrons réapproprier la parole mariale du Puy, sans être nécessairement dépendants des commentaires qu'en faisait Colin lui-même. En effet on ne saurait trop insister sur le fait que la parole « J'ai été le soutien de l'église naissante ... » n'ait pas de Jean-Claude Colin mais de Jean-Claude Courveille et même – Colin le croyait – de la Sainte Vierge ; elle appartient donc à un autre registre que les aperçus ou l'imaginaire de Colin. En outre, les propos de Marie d'Agreda sur la Vierge dans l'église naissante, ils s'enchaînent, à mon avis, dans une tradition littéraire qui remonte à l'église des premiers siècles et qui n'est pas étrangère aux Actes des apôtres. Tout

de même, bien que le P. Colin ne soit pas fondé sur Ac 1,14 pour parler de l'église naissante, nos méditations sur Ac 1,14 finiront par rejoindre les intuitions du Fondateur.

Actes 1,14.

Reportons-nous d'abord aux Actes des apôtres, ch. 1, v.14 : « Tous, unanimes, (les Onze disciples) étaient assidus à la prière, avec quelques femmes et Marie la Mère de Jésus, et avec les frères de Jésus. » Ce simple verset est à lui seul plutôt décevant, si l'on veut fonder dessus tout ce qui a été dit ou écrit au cours des siècles sur le rôle de Marie dans l'église naissante – et notamment par le P. Colin. C'est néanmoins un texte qui retient l'attention et qui invite à la réflexion, du moins du bibliste et historien que je suis (voir 'Approches bibliques', FN 3,4 (1996) 539-544).

Tout d'abord, ce texte existe. Dans les Actes, c'est la seule mention de Marie, et d'ailleurs la seule mention qui soit faite d'elle en dehors des évangiles, si l'on excepte Ga 4,4 (et probablement aussi la femme de l'Apocalypse 12). Même si ce verset n'a joué qu'un rôle assez restreint dans la pensée de Jean-claude Colin, il peut nourrir la contemplation de ceux et celles qui aspirent à savoir davantage sur le rôle de Marie dans l'église naissante. Comme l'a remarqué le P. Coste lui-même, « En attestant la présence de Marie au sein de la première équipe apostolique après l'Ascension, s. Luc ôtait à la tradition chrétienne le droit de limiter sa réflexion au seul fait de la maternité divine et aux manifestations de la Vierge durant la vie terrestre de son Fils » (ActaSM, 5, p. 450 ; cf. 418).

Luc attire notre attention sur la présence de Marie dans l'église post-pascale, et en même temps il excite notre curiosité en ne nous disant presque rien d'elle. Presque rien, mais pas absolument rien. La mention de la présence de Marie parmi ceux et celles qui attendaient que l'Esprit « vienne » sur eux et les remplisse de sa « puissance » (Ac 1,8), cette mention rappelle la scène de l'annonciation, lorsque l'ange dit à Marie : « L'Esprit saint *viendra* sur toi et la *puissance* du Très Haut te couvrira de son ombre » (Lc 1,35). Nous sommes encouragés à considérer que l'église qui est sur le point de naître va continuer l'existence terrestre de l'enfant de Marie. Dans son évangile de l'enfance, Luc nous montre Marie prenant soin de son nouveau-né et veillant sur lui pendant toute son enfance. Dans Ac 1,14, il nous invite à penser que Marie va également nourrir et élever l'église qui naît. Autrement dit, qu'elle sera le soutien de l'église dans cette première phase de son existence.

Comment Marie a-t-elle soutenu l'église naissante ? Luc nous en fournit un indice précieux par la manière même dont il construit Ac 1,14 : littéralement « Tous, unanimes, (les

Onze disciples) étaient assidus à la prière, avec quelques femmes *et* avec Marie la mère de Jésus *et* avec les frères de Jésus. » Remarquez-le bien d'abord : Marie ne se trouve pas « au milieu des apôtres », comme on le dit habituellement ; elle est plutôt « au milieu de la communauté », dont font partie les Onze disciples, et si elle est « au milieu » d'un groupe en particulier, c'est bien des « quelques femmes ». Alors, une première remarque : Luc, en brossant cette scène du cénacle, ne veut pas simplement dépeindre le groupe (« les apôtres ») qui attend le don de l'Esprit à la Pentecôte ; il veut dépeindre l'église primitive elle-même comme une communauté. En plus, il nous fait comprendre que c'est une communauté complexe, composée de plusieurs groupes et tendances, qui trouve son centre d'unité en Marie.

Regardons de plus près le texte et imaginons la scène qu'il veut décrire. Notez la double copule « et » avant et après la mention de Marie. Le premier « et » la relie aux disciples et à « quelques femmes » (sans aucun doute les femmes qui accompagnaient le groupe apostolique ; cf. Lc 8,1-3), et le deuxième « et » la relie aux frères de Jésus. Or, ces deux extrêmes, disciples et femmes croyantes d'une part, et frères de Jésus d'autre part, sont, dans les évangiles, loin d'être unanimes, encore que Luc ne souligne pas l'opposition entre eux aussi fortement que ne le font Marc (3,21) et Jean (7,5). Dans les Actes, la structure même de la phrase (1,14) assigne à Marie un rôle de médiation entre les extrêmes. Ce rôle de médiation est déjà préparé dans le troisième évangile. Là, Marie appartient aux deux groupes : par le sang, bien sûr, elle appartient à la famille naturelle de Jésus où se trouvent ses frères ; par la foi elle appartient à sa nouvelle famille composée de ceux et de celles qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique (Lc 8,19-21, à comparer avec Mc 3,31-35).

La présence au cénacle des frères de Jésus nous dit qu'ils ont appris à croire en lui (un développement qui est aussi implicite dans l'apparition du ressuscité à Jacques, voir 1 Co 15,7) ; mais, même croyants ils ne deviennent pas ses disciples : quand Pierre, délivré de la prison d'Hérode, rejoint la communauté qui est en train de prier pour lui, Jacques et les frères ne sont pas là (cf. Ac 12,17). Si disciples et frères de Jésus se trouvent ensemble après l'ascension – du moins selon la scène dépeinte par Luc – ils restent quand même deux groupes bien distincts l'un de l'autre. Or, la façon dont Marie est mentionnée entre les deux groupes suggère que ce soit elle qui les a réunis. Si la rivalité potentielle s'est résolue assez paisiblement – Luc veut le suggérer – c'est grâce à Marie, qui occupait le terrain du milieu entre les deux partis et savait en user afin de maintenir la paix. Il serait légitime d'en inférer que Luc voit Marie plus généralement dans un rôle central, médiateur, dans l'église naissante,

ce corps dont l'auteur avait bien conscience qu'il était constitué de blocs divers et éventuellement rivaux. Nous avons là un aspect du sens littéral du mot grec *ekklesia* : c'est-à-dire une assemblée où se trouvent convoqués des groupes distincts, voire des partis bien différents. C'est en exerçant un tel rôle de médiation, voire de réconciliation, dans l'église naissante, que Marie la soutient. Voilà le paradigme scripturaire de « l'œuvre de Marie », à laquelle nous Maristes sommes appelés à collaborer – notre mission.

On peut aller un peu plus loin. En effet Marie a rendu à l'église naissante un service de médiation bien précis et de la plus haute importance pour l'avenir : elle a écarté le risque d'un schisme entre les disciples et les frères de Jésus concernant sa succession. (Comparer Lucien Legrand (*L'annonce à Marie (Lc 1,26-28). Une apocalypse aux origines de l'Evangile*, Paris, Cerf (Lectio Divina 106), 1981, pp. 339-341.) Qui sera le chef après la disparition du Fondateur ou du Prophète : un de ses anciens compagnons ou un de ses proches parents ? Voilà une question classique qui a troublé plus d'une religion. Tout le monde sait qu'elle est à la base du schisme qui divise les musulmans entre sunnites, ceux qui acceptent la succession des califes depuis Uthman, le premier qui n'était pas parent de Muhammad, et chi'ites, qui, eux, ne reconnaissent que son beau-fils Ali ; moins connu est le fait qu'une querelle similaire divise les mormons. Il pouvait être le cas aussi des chrétiens. En effet le Nouveau Testament porte des traces d'un jeu d'équilibre assez délicat entre Pierre, chef des disciples, et Jacques, frère de Jésus : selon les Actes, Pierre quitte Jérusalem et laisse la scène à Jacques ; en plus, jusqu'au 2^e siècle les parents de Jésus et leurs descendants vont gouverner les fidèles – tous des juifs observants – de Jérusalem, l'église mère. La mère de Jésus n'allait-elle pas appuyer les droits de ses frères qui étaient les siens, contre les prétentions des disciples ? Selon des idées courantes, c'était son droit et même son devoir (cf. Mt 20,20). Au contraire, Marie renonce pour elle-même tout pouvoir dans l'église qui pouvait lui revenir comme mère de Jésus. Cela nous rapproche du tableau brossé par Marie d'Agreda où la Vierge Marie reste toujours soumise aux apôtres. Cela nous rapproche également des trois fameux « non » que le P. Colin oppose aux trois formes de pouvoir que donnent l'argent, la responsabilité de décision et le prestige personnel.

Ac 1,14 soutient la tradition selon laquelle Marie après l'ascension vit à Jérusalem avec les apôtres et les disciples : un texte ancien va jusqu'à nommer ses compagnes et compagnons. Selon une version de la tradition, les apôtres restent ensemble à Jérusalem du vivant de Marie et ne se dispersent pour leurs diverses missions qu'après sa dormition. La tradition concernant Marie dans l'église naissante est étroitement liée au rôle que plusieurs Pères de l'église et auteurs du moyen âge – et jusqu'à une Marie d'Agreda - ont assigné à

Marie dans l'église naissante. Ce rôle était avant tout un rôle d'enseignement. Marie comme enseignante des apôtres, *magistra magistrorum*, voilà un thème très ancien qu'on trouve déjà chez saint Ambroise au 4^e siècle et qui peut bien avoir un fondement solide. En effet, la tradition selon laquelle les évangélistes, spécialement Luc et Jean, auraient tiré de la Sainte Vierge elle-même leur information concernant Marie et l'enfance de Jésus, cette tradition a été prise au sérieux par quelques exégètes modernes (Harnack, Lagrange, Laurentin, Benoit). Quelques écrivains anciens ont même attribué à Marie un rôle de conseillère et de consolatrice des apôtres, ce qui nous rapproche de nouveau de Marie d'Agreda et du P. Colin.

Il semble alors que l'Eglise a gardé en sa mémoire la figure de Marie au milieu des apôtres et des premiers croyants, où elle soutient l'église naissante, veille à son unité et transmet ses propres souvenirs. La première expression littéraire de cette figure – et sans doute la plus authentique – se présente dans le Nouveau Testament. Par la suite certaines traditions la retiennent et développent, quelquefois avec des embellissements surprenants qui ne sont pas tous d'une valeur égale. Il se peut, cependant, que tel ou tel élément de ces traditions, bien que pas vérifiable dans le Nouveau Testament, soit néanmoins authentique. En tout cas, c'était la mémoire vivante de l'Eglise qui a conduit des Chrétiens tout le long des âges jusqu'au P. Colin à croire que la Sainte Vierge était le soutien de l'Eglise à sa naissance.

Marie au milieu des apôtres.

On le perçoit tout de suite. Le thème « Marie soutien de l'église naissante » est plus vaste que celui de « Marie au milieu des apôtres », et il ne peut pas être réduit à celui-ci. C'est justement essentiel au premier que les apôtres ne forment qu'un des plusieurs éléments qui composent l'église naissante. Néanmoins, selon les Constitutions, n. 3 : « S'inspirant de la présence de Marie au milieu des apôtres, (la Société) serait dans l'Eglise une présence d'autant plus efficace que cachée. » Or, le P. Colin a bien de choses à dire au sujet de Marie au milieu des apôtres ; on y trouve effectivement un thème qu'on peut nommer ainsi : « *Marie reine des apôtres, cachée mais efficace* ».

Une expression classique de ce thème se trouve en ES 85,2 (1844) : « En effet, Messieurs, la Sainte Vierge (l'Eglise nous le dit) est le canal des grâces, la reine des apôtres ... quel bien n'a-t-elle pas fait dans les âmes ? Et cependant elle était dans ce monde cachée et comme inconnue. »

Quatre ans plus tard – on est en pleine période de révolution républicaine et anticléricale – Colin commente (ES 161,5) : « ... Aujourd'hui, il n'y a que la foi et la prière

qui peuvent convaincre les esprits, éclairer les intelligences, et toucher les cœurs. Appliquons-nous donc à avoir cet esprit de foi et d'union avec le bon maître. Qu'il n'y ait point d'amour de l'éclat parmi nous, de recherche de la réputation... Imitons celle qui est notre reine ; quel modèle que Marie ! Elle porte le titre de *regina apostolorum* (et c'est avec raison) et elle est plus cachée qu'aucun des apôtres. » Marie la reine cachée des apôtres est présentée ici comme notre « modèle », mais rien n'est dit – au moins explicitement – de ce qu'elle ait *fait*. Dans les circonstances du moment, il n'y avait rien à faire que de rester cachés.

Selon le n. 3 des Constitutions, la présence de Marie au milieu des apôtres est « d'autant plus efficace » qu'elle est cachée. On trouve quelque chose de la sorte en ES 140,4 : « Mais voyez notre mère après l'Ascension du divin maître : Elle est le soutien, la directrice de l'Eglise naissante : on l'appelle *Regina Apostolorum*. Et cependant elle semblait ne rien faire ; mais elle a fait plus par ces prières que les apôtres par la prédication. Voyez aussi Notre-Seigneur-Jésus-Christ à Nazareth pendant trente ans : voilà vos modèles. »

Il est vrai que « Marie reine des apôtres cachée mais encore plus efficace qu'eux » est présentée ici comme un modèle. Cependant, il faut faire très attention à deux éléments. Le premier est le contexte dans lequel Colin fait ce commentaire. De fait il parle aux novices, dont un certain nombre sont déjà sans doute des prêtres. Il préface ses remarques en reconnaissant qu'ils s'ennuient d'être enfermés au noviciat sans rien faire : « On s'ennuie aussi de ne rien faire, car nous sommes faits pour l'action, nous sentons un besoin d'agir... ». Alors dans ce contexte précis « Marie au milieu des apôtres » et également « Jésus à Nazareth » sont présentés comme des « modèles » aux novices. (J'ai déjà cité un autre paragraphe 13 du même document où Colin les encourage à se regarder comme les apôtres réunis – implicitement en prière - avec la Sainte Vierge au cénacle.)

Le second élément à considérer en interprétant ce document est ceci : le « plus » que Marie a pu faire, malgré le fait qu'elle « semble ne rien faire », c'est grâce à ses prières : « elle a fait plus par ses prières que les apôtres par la prédication. » Ce n'est pas là une réflexion isolée ; le P. Colin y revient plusieurs fois en la renforçant des parallèles plus modernes (ES 115,7) : « La Sainte Vierge n'a pas fait du bruit, mais elle priait beaucoup. (Suit une exhortation de prier pour les missionnaires en Océanie.) Sans courir les dangers, sans endurer les privations qu'ils souffrent, nous aurons part à leurs mérites et à leurs couronnes ; peut-être nous devront-ils la conversion de leurs îles. J'ai lu quelque part qu'il a été révélé que sainte Thérèse (d'Avila) a plus converti d'âmes par ses prières que saint François Xavier par ses courses apostoliques » (cf. aussi 132,13 ; 188,7). Et effectivement, le

P. Colin pouvait parler en ces termes précis à des Carmélites ! Pourtant il parle à des maristes, qui ne sont pas cette fois des novices. On le voit bien : s'inspirer de la présence de Marie cachée au milieu des apôtres mais plus efficace qu'eux grâce à ses prières, ce n'est pas si évident pour la Société ! Et surtout, cette présence ne s'offre pas comme un modèle d'action apostolique.

Enfin le P. Colin arrive à intégrer le thème « Marie cachée mais encore plus efficace par ses prières que les apôtres par leur prédication » dans la spiritualité d'une congrégation apostolique. Cela se voit dans l'allocution prononcée par lui lors de la retraite de septembre 1854, donc après sa démission du généralat (ES 190,2-3) : « Voyons Marie en tout, imitons sa vie de Nazareth. Elle a fait plus que les apôtres pour l'Eglise naissante ; elle est la reine des apôtres ; mais elle l'a fait sans bruit, elle l'a fait surtout par ses prières ... Je vous disais qu'elle a fait plus que les apôtres par ses prières, unissons donc le silence, la prière, à l'action. La Société de Marie veut que nous soyons, nous ses enfants, des missionnaires d'action et des missionnaires de prière. »

C'est le même sentiment qu'on trouve exprimé vers la fin du n. 50 des Constitutions de 1872 : « ... unissant si bien l'amour de la solitude et du silence, la pratique des vertus cachées, avec les œuvres de zèle que, sans préjudice du devoir qui leur incombe d'exercer les différents ministères utiles au salut des âmes, ils apparaissent néanmoins inconnus et comme cachés en ce monde. »